

Anthropologie et Sociétés



Éric GAGNON, *Les promesses du silence. Essai sur la parole.*
Montréal, Liber, 2006, 135 p.

Mylène Hernandez

Volume 31, numéro 1, 2007

Dynamiques et pratiques langagières
Language, dynamics and practices
Dinámicas y prácticas lingüísticas

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015991ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015991ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hernandez, M. (2007). Compte rendu de [Éric GAGNON, *Les promesses du silence. Essai sur la parole.* Montréal, Liber, 2006, 135 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 31(1), 216–218. <https://doi.org/10.7202/015991ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

du temps-espace de Tahiti ; il présente quelques réflexions sur les *marae*, des artefacts situés en des lieux sacrés qui relient un espace particulier avec le temps et la langue des ancêtres. Il discute la dichotomie entre les conceptions tahitiennes autochtones du temps et de l'espace et les convictions françaises coloniales. Bien que les croyances coloniales aient influé sur la culture tahitienne, les Tahitiens contemporains comprennent les *marae* comme des espaces de convergence de leur passé et de leur présent. Gérard utilise les métaphores et les images de Flora Devantime, une chercheuse et auteure tahitienne, pour illustrer l'indivisibilité du temps et de l'espace, du passé et du présent, et enfin, de la langue et de la culture. Dans sa discussion de la thérapie pour guérir le *susto*, une maladie de la frayeur, Elisabeth Motte-Florac aborde aussi la question des changements récents dans les pratiques culturelles. Elle insiste sur la continuité de la tradition et la persistance d'une cosmologie nahuatl. Ces analyses devraient inspirer d'autres travaux sous l'angle spécifique des changements dans la conception du temps-espace sous l'influence d'autres cultures, incluant les perceptions coloniales des cultures indigènes.

Ce livre s'inscrit dans une série d'ouvrages récents en anglais qui portent sur le temps et l'espace, dont *Grammars of Space : Explorations in Cognitive Diversity* par Steven C. Levinson et David Wilkins (2006). Plusieurs ouvrages similaires ont aussi paru sur le sujet dans le domaine de la psycholinguistique (par exemple Hickmann et Robert 2006 ; Lenz 2003). L'approche des auteurs de *La rencontre du temps et de l'espace* est spécialement importante parce qu'ils combinent les perspectives linguistique et anthropologique ; ils décrivent aussi le chevauchement avec une grande perspicacité.

Références

- HICKMANN M. et S. ROBERT (dir.), 2006, *Space in Languages : Linguistic Systems and Cognitive Categories*. Typological Studies in Language, Vol. 66. Amsterdam et Philadelphie, J. Benjamins.
- LENZ F. (dir.), 2003, *Deictic Conceptualisation of Space, Time and Person*. Pragmatics and Beyond Series, 112. Amsterdam et Philadelphie, J. Benjamins.
- LEVINSON S. C. et D. P. WILKINS (dir.), 2006, *Grammars of Space : Explorations in Cognitive Diversity*. Language, Culture and Cognition Series, 6. Cambridge et New York, Cambridge University Press.

Jenanne Ferguson (jenanne.f@gmail.com)
 Department of Anthropology
 13-15 HMTory Building
 University of Alberta
 Edmonton (Alberta) T6G 2H4
 Canada

Éric GAGNON, *Les promesses du silence. Essai sur la parole*. Montréal, Liber, 2006, 135 p.

Le silence est devenu chose rare, c'est sur cette inquiétude que s'ouvre cet ouvrage ; inquiétude face à l'« emballement linguistique » qui caractérise notre temps. Jamais société

n'aura produit autant de discours sur elle-même et pour elle-même : « La parole est devenue bavarder, écrit l'auteur, pas seulement abondante et multiple, mais incapable de s'arrêter, de trouver un terme ; incapable d'entendre, occupée qu'elle est à se répéter » (p. 13). Elle se déverse en continu, se recouvre et s'oublie aussitôt. Paradoxalement sa survalorisation (comme bien de consommation) la mène à sa plus radicale précarisation (entre dispersion et indifférence).

Éric Gagnon ouvre ici une réflexion sur la parole, mais une parole sensible, responsable et périssable ; passeuse de sens par ce qu'elle dit, mais aussi simplement parce qu'elle a lieu. Pour être vraie, elle a besoin de silence ; d'un silence qui l'environne, la nourrisse et la suspende. C'est dans cette oscillation qu'elle prend corps, comme dans les allers et retours qu'elle parcourt de soi à l'autre. La parole est marquée de discontinu, se cherche, s'épuise ou peine à se formuler, c'est ce que notre culture contemporaine tend à vouloir occulter, obsédée qu'elle est par le bruit et l'information pléthorique : du discours en continu. En cinq variations, l'auteur propose de rendre compte de modes particuliers de la parole, de lieux et de temps singuliers « où elle peut commencer, se dérouler et se retourner sur elle-même, prendre conscience de sa précarité et de sa nécessité » (p. 15) ; cinq espaces de circulation du sens que sont l'enseignement, le politique, la fiction littéraire, l'amour et la souffrance.

L'enseignement initie à « l'expérience du monde ». Sous le signe du cercle, la parole circule et se répète inlassablement, creusant le désir de la pensée par la question, ce vide préalable. Avec la question, la parole advient, se déplace, se partage et s'enrichit ; loin d'être « pleine », elle porte l'incertitude d'être reçue et comprise et se refonde indéfiniment. Cette parole est dynamique, « moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute » (Montaigne, cité par l'auteur), et participe à l'élaboration d'un sens commun qui est aussi la possibilité de la mémoire ou encore de la responsabilité. Parler, c'est être non seulement responsable de sa parole, mais aussi de celle de son interlocuteur et de la parole en général. C'est au politique que revient idéalement le devoir de garantir l'écart nécessaire au dialogue en permettant la coexistence et le chevauchement de visions différentes ; mais l'instrumentalisation actuelle de la parole réduit considérablement sa signification, la limitant par la neutralité à son efficacité. La profusion de l'information tend à écraser tout échange de sens, à amenuiser l'écart entre la question et la réponse. Pourtant, l'écart dans lequel se loge la parole ; « cet écart que la parole creuse et cherche à combler en même temps » (p. 15), s'il n'est pas maintenu comme la possibilité d'une dynamique, mène à la rupture du sens, mais aussi de la parole. La littérature, la fiction sont des recours possibles pour tenter de renouer ou bien de consommer définitivement cette cessation ; elles creusent l'écart, en explorant limites et conditions de toute parole sur le monde. La fiction est, elle aussi, un art de la question et du doute : elle est « une autre de ces expériences de la communication qui commence là où les conditions lui manquent » (p. 79). Elle se confronte à la propre vacuité du dire, de se dire et rejoint en cela la parole amoureuse et ses mouvements silencieux ; la promesse se dit et se redit constamment permettant de croire en la parole, d'avoir confiance en l'autre, tout en sachant qu'elle ne l'atteint ni ne le saisit jamais vraiment. Toute proche du silence, la parole amoureuse « interroge et se retient de le faire » (p. 93), entre absence et présence. Lorsque l'écart se creuse au point de ne plus pouvoir être parcouru, quand aucun signe ne peut être émis ou traduit, le silence devient cet état de souffrance où toute parole devient inutile ou douloureuse ; là encore la souffrance est une question mais qui ne reçoit aucune réponse.

L'écriture d'Éric Gagnon – essentielle, urgente et mesurée –, trace un chemin transversal et singulier sur des terres que l'on pourrait croire épuisées d'avoir été trop parlées. Et pourtant, cet essai lumineux, fluide, douloureux dans sa lecture par moment tant il agite ; ouvre les horizons d'un phénomène qui est cruellement le nôtre : ce que nous sommes avec nos mots. Entre soulagement et inquiétude, un livre rare.

Mylène Hernandez (iconoclastein@gmail.com)
 Centre d'Anthropologie Sociale (Toulouse)
 Rua Lopes, n° 87, 2° esq
 1900-298 Lisboa
 Portugal

Anne DORAN, *Spiritualité traditionnelle et christianisme chez les Montagnais*. Paris, L'Harmattan, 2005, 359 p., bibliogr.

Cet ouvrage adopte la perspective actuellement dominante dans les études sur les religions autochtones, qui veut que loin d'avoir été complètement contrôlées et effacées par le christianisme, ces formes de spiritualité ont plutôt fusionné avec celui-ci, lui empruntant et adaptant ce qui correspondait le mieux à leur vision du monde. Philosophe et historienne des religions, Anne Doran aborde la spiritualité montagnaise par le biais du corpus de prières catholiques en langue innue en usage dans les communautés chrétiennes de cette nation. Elle a été appuyée dans cette démarche par Hélène St-Onge, dont l'innu est la langue maternelle et qui l'a aidée à traduire les textes étudiés.

L'analyse est basée sur des sources extensives : l'ensemble, à peu de choses près, de ce qui a été publié sur les Montagnais et sur leur vie religieuse, ainsi que les textes mêmes des prières et cantiques en langue autochtone de Betsiamites – lieu où ont été effectuées les entrevues. L'ouvrage est donc le fruit d'une grande érudition. L'argument initial de l'auteure, c'est que comme les Montagnais (elle utilise ce terme plutôt que celui d'« Innus » parce que, dit-elle, c'est celui que préfèrent ses informateurs) formaient une société nomade, les livres de prières et de chants prolongeaient l'influence du christianisme en l'absence du missionnaire. Ils ont donc joué un rôle plus fondamental que dans d'autres lieux de christianisation.

Ces prières et ces chants résultent de la conjonction de deux apports : celui des missionnaires français et celui des fidèles montagnais qui, semble-t-il, s'y sont rapidement reconnus. En termes d'analyse de discours, ces derniers peuvent donc être considérés comme des co-énonciateurs. Selon l'auteure, la rédaction des prières donnait aux fidèles le désir d'en devenir librement les énonciateurs, c'est-à-dire d'en reprendre le contenu à leur compte parce que celui-ci correspondait à ce qu'ils auraient voulu dire s'ils en avaient eux-mêmes pris l'énonciation en charge (p. 18).

En fonction de cette co-énonciation, le contenu des prières en langue innue montre des différences significatives avec le modèle d'origine. Le « Notre Père » par exemple, plutôt que de parler d'« offenses » (« pardonne-nous nos offenses »), concept inexistant chez les Montagnais, exprime une demande de pardon après une mésentente : « Pardonne-nous quand